



# Communication & Influence

N°143 - Avril 2023

*Quand la réflexion accompagne l'action*

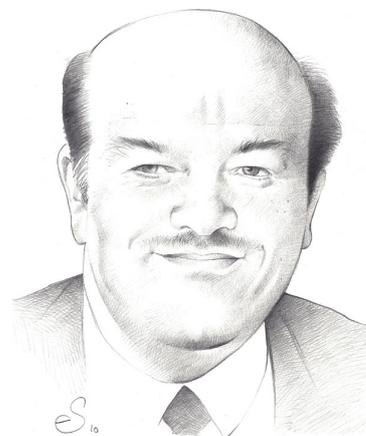
## L'éternel retour de la guerre ou comment les idées influent sur la perception du réel : le décryptage d'Alain Bauer

### Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

*"Voici donc venu le temps d'appréhender le monde tel qu'il est plutôt que de l'ignorer, de le comprendre plutôt que de le rêver [...]. De préparer la guerre qui vient pour retenir la paix qui s'en va. De s'employer à faire l'Histoire pour n'être pas dévoré par elle." Professeur titulaire de la Chaire de Criminologie du Conservatoire National des Arts et Métiers, Alain Bauer vient de publier un opus au titre volontairement provocateur mais ô combien juste : Au commencement était la guerre (Fayard, 2023). Il y décortique une mondialisation qui se voulait prétendument heureuse et se révèle être in fine une globalisation piteuse. "Maintenant qu'avec l'illusion du bonheur s'effondre celle d'une civilisation mondiale, maintenant que la guerre entre partout en tension avec la paix dans la renaissance sanglante de l'Histoire, il est temps de découvrir qu'il y a une guerre et quels sont ses visages."*



*Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Alain Bauer nous invite à faire preuve de lucidité, à accepter le fait que, "tant que l'Histoire a cours, toute ligne de vie puisse un jour se transformer en ligne de front." Et de conclure par cette exhortation : "Au commencement était la guerre, espérons finir en paix". Wishful thinking?*

*En refermant votre dernier livre, Au commencement était la guerre, abondamment documenté et solidement charpenté, on se pose d'emblée une question : comment les représentations du monde peuvent-elles autant prendre le pas sur ce qui est ? Qu'est-ce qui fait que les perceptions, modelées par les idéologies, parviennent à faire fi du réel ?*

Pour certains, le réel est lui-même une construction et l'ouverture au monde extérieur nécessite la mise à disposition d'outils de compréhension qui passent par la transmission de l'expérience ou la découverte par la formation venue

de l'enseignement. Depuis toujours, ces deux processus ont permis l'évolution et l'adaptation de l'humanité à son environnement.

Dans le même temps, la gestion de l'expansion territoriale ou de la maîtrise du pouvoir ont nécessité des emballages politiques et médiatiques qui ont eu pour effet de modifier les perceptions pour faire admettre le point de vue dominant et éviter révoltes ou révolutions. Ce dispositif propagandiste s'est imposé très tôt et les batailles des images ou des médias, des portraits ou des libelles, ont provoqué batailles et révolutions.



Depuis l'assassinat du Président Kennedy, les *Vietnam Papers* ou l'affaire du Watergate, ce qui était considéré comme la démocratie la plus contrôlée au monde, les États-Unis, ont généré des vagues complotistes qui ont aussi révélé de vraies manipulations et mensonges d'État. Mais il restait une frontière clairement établie entre la réalité et le mensonge. Ce qui est nouveau réside plus dans la perte du référentiel de vérité. Un étalon qui permettrait de préciser la nature et l'ampleur de la dissimulation, de la manipulation ou de l'erreur. Depuis le développement des réseaux sociaux et

**Il n'y a plus que des vérités relatives ou des "fakes", plus personne n'étant en mesure de rappeler ce que serait la racine même du réel.**

l'investissement sur la fabrication d'opinions de moins en moins formées dans la durée et de plus en plus dépendantes de l'instant, il n'y a plus que des vérités relatives ou des "fakes", plus personne n'étant en mesure de rappeler ce que ce serait la racine même du réel.

En bref, il n'y a pas grand-chose de nouveau dans le processus de manipulation propagandiste. Mais la technologie a accéléré le rythme et l'ampleur de la diffusion, permettant une plus grande perméabilité aux doutes parfois légitimes concernant la parole publique. Toutefois, si l'ampleur des attaques s'est indiscutablement accru, c'est le niveau de résistance face à ces manœuvres qui s'est considérablement affaibli. La confiance dans le personnel politique ou médiatique s'est effondrée. Et le personnel scientifique s'est suicidé en direct sur les chaînes d'information (de divertissement ?) en continu durant l'épisode pandémique.

La mise à nu des conflits entre scientifiques issus de branches pourtant très diverses (tout médecin n'est pas épidémiologiste par nature), la difficulté à repérer l'expertise académique du simple commentaire "clashant", la création d'une toutologie permettant de tenir 24 heures durant

**Au lieu de garantir la paix en se préparant à la guerre, nous avons fait l'inverse. Nous en payons le prix.**

sur un sujet dont on ne connaît pas grand-chose, la réduction du jargon technique à une simplification souvent excessive, ont complété un processus mené à son terme depuis la création de la "télé réalité", basée sur un vide scripté qui a peu à peu remplacé

le concept de documentaire ou de débat constructif. Le poids des mots a été renvoyé par le choc des images. La reconstruction nécessite donc un immense effort de formation et de pédagogie, de rétablissement de la confiance en sachant, comme toujours, utiliser les armes de l'adversaire. Dans la relation entre le glaive et le bouclier, le premier est toujours en retard, mais arrive souvent à équilibrer, voire à surprendre, l'adversaire. Encore faut-il prendre la mesure des changements et des révolutions en cours.

*Votre analyse amène naturellement à se poser la question des rapports qu'entretiennent puissance et influence. La force des événements qui surviennent dans la sphère des relations internationales nous oblige à repenser la question de la puissance, laquelle revient en faveur après des décennies d'ostracisme. Mais sommes-nous pour autant à même de repenser également les rouages et les logiques de l'influence ? N'est-ce pas in fine notre propre regard sur le monde qu'il convient d'analyser, notamment pour comprendre pourquoi il est ainsi en distorsion avec le réel ?*

Il est certain que la mythologie de la globalisation heureuse d'après la chute du mur de Berlin a tout emporté avec elle.

Nous avons cru à la mise en place d'un Erasmus géant faisant fi des frontières, des fois, des cultures, des nations, des tribus, des frontières. Et nous payons le prix d'une illusion collective qui a délibérément refusé de voir que l'ouverture chinoise s'était arrêtée à Tien An Men et que le communisme de Marché était essentiellement un capitalisme sans démocratie, que l'affaiblissement de la Russie créait un espace de danger dont nul n'a vraiment tenu compte après l'opération menée par l'OTAN contre la Serbie pendant 78 jours en 1999, qui a bouleversé l'idée que Moscou avait d'une alliance avec l'Europe (une Eurasie), que la démographie était l'arme suprême de la politique. Nul besoin de grand remplacement pour constater la disparition programmée de nombre de nations européennes (Russie comprise). Le premier ministre russe Evgueny Primakov, en route pour New York et Washington avec un plan de paix fit alors demi-tour et décrètera au retour que tout était fini dans la relation de confiance avec l'Occident.

Si nous avons décolonisé les territoires, notre adaptation à la réalité du monde multipolaire, que nous avons voulu pour augmenter le nombre de nos clients, n'a pas pris en compte la création d'autant de concurrents. Qui peuvent devenir des adversaires.

Jamais l'Occident n'a été aussi isolé. Il a gardé le Nord et perdu le Sud. En Amérique Latine, en Afrique, au Moyen Orient, dans une partie de l'Asie, le poids des occidentaux est déclinant et les puissances locales ou régionales, qui ne sont pas globales (pas encore) tracent leur propre chemin en rappelant à l'Ouest que les leçons de démocratie sont de moins en moins bien reçues.

L'idée étrange selon laquelle des frontières tirées au double décimètre, coupant peuples, nations ou transhumances, résisterait au principe de réalité semble choquante. Mais c'est pourtant ce à quoi nous avons cru en tenant le couvercle de la cocotte-minute Yougoslave, Afghane, Ukrainienne. De tous ces États qui se sont disloqués ou de ces Nations qui se sont réunies contre un envahisseur ou un occupant.

La spécificité française dans sa relation complexe avec son ancien Empire et son statut de Puissance en retrait, voire en déclin, consistait en un message distinct, clair et souvent bien accepté. La voix du Général de Gaulle tinte encore aux oreilles de beaucoup d'étrangers, même loin de la sphère francophone. La gestion de son héritage, depuis 1974, n'a pas permis de renouveler durablement la force d'un pays qui respecte ses alliances mais n'a pas voulu devenir un simple élément supplétif de la plus grande des superpuissances de l'époque. La construction d'une Europe puissance a échoué. Il faut désormais construire autre chose. Être l'élément central de l'OTAN en Europe ? Reconstruire une stratégie alternative de puissance avec l'Inde ?

L'invasion de l'Ukraine est le révélateur d'un long mouvement d'émancipation culturelle qui devrait nous interpeller justement sur la capacité à infuser des valeurs qui restent universelles et expliquent tant de mouvements de libération des peuples, mais qui réussissent de moins en moins tant la capacité de peser de l'Occident s'est affaiblie au cours des dernières décennies.

Au lieu de garantir la paix en se préparant à la guerre, nous avons fait l'inverse. Nous en payons le prix.

Après avoir traité notre outil militaire comme notre outil sanitaire, nous sommes face à des enjeux stratégiques et budgétaires majeurs. Le volume global du budget proposé pour la LPM est remarquable. Sa progressivité complexe. Sa cohérence en termes de doctrine et d'usage, au vu des leçons de la guerre en Ukraine, encore nébuleux.

Mais il n'est jamais trop tard pour se réveiller. ■

## EXTRAITS

**Voici donc venu le temps d'appréhender le monde tel qu'il est...**

*Les dernières pages du dernier ouvrage d'Alain Bauer (Au commencement était la guerre, op.cit.) constitue un implacable rappel à l'exigence de réalisme. Les extraits présentés ici en p.3 et 4 le sont avec l'aimable autorisation des éditions Fayard. Qu'elles en soient ici remerciées.*

"Les prochains conflits sont annoncés publiquement. Les intentions ne sont pas cachées. Même le très sérieux et déterminé Forum de Davos reconnaît l'ampleur des risques dans son rapport 2023. La coordinatrice du document, Saadia Zahidi, indiquant en préface : *"Alors que le conflit entre la Russie et l'Ukraine approche d'un an, les économies et les sociétés ne se remettront pas facilement de chocs continus. Dans l'enquête sur la perception des risques mondiaux de cette année, plus de quatre personnes interrogées sur cinq prévoient une volatilité constante au cours des deux prochaines années. La persistance de ces crises remodèle déjà le monde dans lequel nous vivons, entraînant une fragmentation économique et technologique. La poursuite de l'effort de résilience nationale dans les secteurs stratégiques aura un coût que seules quelques économies pourront supporter. La dynamique géopolitique crée également des vents contraires importants pour la coopération mondiale, qui sert souvent de garde-fou à ces risques mondiaux."* Pour sa part, Thomas Gomart, dans *Les Ambitions inavouées* (Tallandier, 2023), identifie neuf grandes stratégies qui couvrent des champs conflictuels de plus en plus larges. Mais sont-elles si inavouées que cela ? N'y a-t-il pas entre la surprise stratégique rare et l'aveuglement stratégique, plus largement répandu, une grande confusion dans la conduite des affaires publiques en Occident ? Comme je l'écrivais dans *Les terroristes disent toujours ce qu'ils vont faire*, il semble que les dictateurs aussi... Et que nous faisons d'intenses efforts pour ne pas les croire. [...]

Nous en sommes donc très exactement à ce moment non pas de retour mais de dévoilement ou d'exhumation de la dialectique historique que Régis Debray a décrit avec le calme et le flegme des vieilles troupes : *"Pas de panique. C'est toujours ainsi que les choses se passent. La guerre, c'est quand l'histoire se remet en marche. La paix, c'est quand dominant les arts de la mémoire. Guerre et paix. Cela alterne. Diastole, laisser-faire laisser-dire, systole, on serre les poings et les rangs. Les sociétés aussi ont un cœur qui bat. Tout se passe comme si les grandes vacances allaient devoir se terminer en Europe, que nous sortions du régime mémoire, pour aborder, once again, le régime histoire. Il y a un temps pour tout. Pour le patrimonial et pour les arsenaux. Pour le musée et pour le missile. Le passage de l'un à l'autre est toujours déconcertant, mais l'Européen a assez d'expérience pour ne pas s'étonner du changement de phase, et de pied. Ce n'est pas encore la grande culbute, mais l'ordre de mobilisation est déjà là. Et donc, on sonne la fin de la récréation. Le tout-à-l'ego ne fait plus loi, le nous se reconstitue, sourdine sur le moi-je. Les alliances se referment, et donc se reforment. Un pays voisin à feu et à sang, c'est l'Europe qui retrouve ses frontières, sur la carte, en même temps que ses régions – l'un ne va pas sans l'autre."* (Des musées aux missiles, Gallimard, 2022).

*Il y a un temps pour tout*, et cette vérité, dévoilée il y a longtemps par l'Ecclésiaste, a surpris de préférence ceux qui voyaient le temps comme harmonieusement distribué, et perpétuellement protégé sous la clé de voûte de la paix et du commerce.

*Il y a un temps pour tout*, et tout a un temps, à commencer par cette paix que l'Occident a crue acquise, pour cette démocratie qu'il a crue irréversible, et même pour ce libéralisme qu'il a cru universel et dont il découvre qu'il ne peut être confondu avec un simple mot d'ordre d'enrichissement individuel et de vie connectée.

*Il y a un temps pour tout*, ce qui signifie que le tout fluctue dans le temps, au gré de ce qu'il est convenu d'appeler l'Histoire, dont l'homme peut provoquer la fin plus sûrement qu'il ne saurait la prononcer.

En guise de "fin de l'Histoire", la guerre en Ukraine fait surgir sous nos yeux la perspective moins réjouissante d'une "histoire de la fin" qui ne saurait être salutaire qu'à condition de nous faire revenir à temps à la raison. Soit nous reprenons, avec nos esprits, nos consciences libérées, le sens de la réalité, avec ses espaces parcourus par des frontières, ses identités heureusement éprises d'elles-mêmes, évacuant ses haines grosses de guerres injustes et ces guerres injustes, grosses de paix tout aussi provisoires, ou bien nous vivrons ce que nous avons cru lier pour l'éternité dans les enfers des bibliothèques des livres d'histoire, et que Bernanos prophétisait sombremenent ainsi : *"Les massacres qui se préparent un peu partout en Europe risquent de n'avoir pas de fin, parce qu'ils n'ont pas de but. Ce sont des manifestations du désespoir. De ces antiques guerres de religion auxquelles nous nous trouvons parfois tentés de les comparer, ils ne garderont que l'apparence. On ne se battra pas pour une foi, mais par rage de l'avoir perdue, d'avoir perdu toute noble raison de vivre, et dans le frénétique espoir d'anéantir, avec l'adversaire, le principe même du mal dont on aura oublié la cause."* (Les Grands Cimetières sous la lune, 1938, Le Castor astral, 2008).

Il n'est évidemment donné à personne d'anéantir le principe d'une maladie dont on a oublié la cause : c'est ce mal qui est voué à tout anéantir, comme la guerre a raison de la paix dès qu'elle oublie qu'elles sont constitutives l'une de l'autre, que la paix est un moment de la guerre, comme la guerre est un moment de la paix dans ce flux ininterrompu qui fait l'histoire de l'anthropocène, chaque progrès militaire accélérant une innovation civile, et inversement. Voici donc venu le temps d'appréhender le monde tel qu'il est plutôt que de l'ignorer, de le comprendre plutôt que de le rêver, de le travailler plutôt que de le consommer.

De préparer la guerre qui vient pour retenir la paix qui s'en va. De s'employer à faire l'Histoire pour n'être pas dévoré par elle. En un mot de vivre le "temps pour tout" de l'Ecclésiaste et de Régis Debray comme un temps pour nous.

Et d'accepter que, tant que l'Histoire a cours, toute ligne de vie puisse un jour avoir à se transformer en ligne de front.

Au commencement était la guerre,  
Espérons finir en paix." [p.472 à 476]

## EXTRAITS

### L'influence de l'effet-papillon dans un monde hyper-interdépendant

*Alain Bauer dresse un portrait réaliste mais ô combien glaçant de la situation où se trouve aujourd'hui l'humanité, une fois qu'elle a dressé le bilan de la "globalisation piteuse" à laquelle elle est parvenue. Ainsi, comme il le décortique avec lucidité, nous voici désormais contraint à une fuite en avant, laquelle "ne saurait se résoudre que par une démarche inédite : la quête de l'équilibre dans le mouvement ou la gestion flexible du chaos." Explications.*

"[...] désormais, l'intégration industrielle et logistique mondiale, la globalisation des productions et des économies, la sous-traitance généralisée, les transferts de souveraineté, l'interdépendance mondiale ont posé la possibilité d'un "effet papillon". Si la Chine se grippe, plus d'iPhones, de masques, de composants... Si l'Inde se bloque, plus de précurseurs pour les médicaments. Si Taiwan est encerclée, plus de puces électroniques pour à peu près tout. Si l'Ukraine est envahie, pénurie de céréales, d'engrais. Si le Canada a trop chaud, plus de moutarde.

Le succès de cet effet papillon ne pouvait advenir que dans un monde marqué par un degré inédit d'interdépendance qui se trouve être la caractéristique la plus évidente de la société globalisée. Celle-ci paie le prix de progrès fascinants dont l'apparente abolition des contraintes physiques et des espaces, du temps et même des réalités, celles-ci semblent les illustrations les plus frappantes par une hétéronomie très forte et, partant, un niveau de résilience de plus en plus bas.

De telles fragilités avaient déjà été repérées par des auteurs comme Joseph Tainter, celui-ci expliquait comment le degré de complexité était corollaire à la fois à la merveilleuse sophistication d'une civilisation et... à sa fragilité : *"Les citoyens des sociétés complexes moderne ne réalisent pas généralement que nous sommes une anomalie de l'histoire. Tout au long des millions d'années ou des humains identifiables en tant que tels sont reconnus avoir vécu, l'unité politique courante était la petite communauté autonome, agissant indépendamment et étant en grande partie autosuffisante. Les petites communautés acéphales qui ont dominé notre histoire n'étaient pas homogènes. Le degré de variation culturelle est élevé. Mais l'histoire humaine dans son ensemble a été caractérisée par une tendance apparemment inexorable vers de plus grands niveaux de complexité, de spécialisation et de contrôle sociopolitique, de traitement de quantités plus grandes d'énergie et d'informations, d'implantations humaines toujours plus étendues et de développement de technologies plus complexes."*

Encore Tainter évoque-t-il ici les grandes civilisations qui, en vertu du principe selon lequel "Tout empire péricluse", se sont tranquillement effondrées sur elles-mêmes sans que le cours de l'Histoire s'en trouve structurellement affecté. Or, c'est désormais à l'échelle du "village-monde" qu'il convient d'anticiper ce possible effondrement : *"A l'heure où j'écris ce livre (1988), il est difficile de savoir si le monde industriel a déjà atteint le point où le rendement marginal de son modèle d'investissement a commencé à décliner. L'histoire récente montre que nous avons atteint des rendements décroissants pour notre dépendance vis-à-vis des combustibles fossiles et pour quelques matières premières. En fait, il y a des différences majeures entre le monde antique et le monde actuel, qui ont des implications importantes pour l'effondrement. Le monde d'aujourd'hui est saturé, c'est-à-dire qu'il est rempli de sociétés complexes. Nous ne disposons pas de l'option de retourner à un niveau économique plus faible, du moins pas en tant qu'option rationnelle. La concurrence entre régimes complexes conduit à plus de complexité et de consommation de ressources, peu importe les coûts, humains ou écologiques. L'effondrement, si et quand il arrivera à nouveau, sera cette fois mondial." (L'effondrement des sociétés complexes, 1998, puis Le retour aux Sources 2020).*

Une telle vision est partagée par tous les intellectuels attachés à la question de l'échelle, qui est aujourd'hui centrale dans nombre de disciplines, en géopolitique comme ailleurs. Car si c'est en faisant référence à cette globalité d'enjeux transcendant les frontières et intimement imbriqués les uns dans les autres que certains formulent aujourd'hui des vœux pieux en faveur d'une gouvernance mondiale, il apparaît assez clairement pour d'autres qu'une telle option viderait la démocratie de tout contenu et accroîtrait encore, si besoin était, le déficit de subsidiarité et ce sentiment d'impuissance de peuples condamnés à subir les effets d'une mégamachine dont ils ne seraient plus que les rouages. Un "Star Wars épisode III", mais réel, proclamant un "nouvel Empire", en espérant une "Résistance" tout aussi nouvelle ?

Le retour du politique est une autre option possible, qui exprime le souhait de beaucoup de recouvrer le sentiment d'avoir une prise sur le cours des choses. Curieusement, le PSU de Michel Rocard, les Groupes d'action municipale et la frange la plus progressiste de la société civile furent dans les années 1960 et 1970 les éléments moteurs de ce renouveau.

Reprenant les pas de Joseph Tainter, l'astrophysicien François Roddier, connu pour son adaptation des lois de la thermodynamique aux sociétés humaines considérées comme des organismes comme les autres, propose, en sus des deux premières lois (l'énergie se conserve, l'énergie se dégrade) un troisième postulat qui vient compléter la réflexion sur l'entropie : *"Les structures dissipatives s'auto-organisent de façon à maximiser le flux d'énergie qui les traverse. Du coup, elles maximisent la vitesse à laquelle l'énergie se dissipe à travers elles." (Thermodynamique de l'évolution, Parole Éditions, Artignosc-sur-Verdon, 2012).*

L'humanité serait donc lancée dans une folle fuite en avant entre l'entropie croissante dont elle est à l'origine et l'augmentation de l'information qu'elle centralise au fil de sa maximisation de production de progrès. Une fuite qui ne saurait se résoudre que par une démarche inédite : la quête de l'équilibre dans le mouvement ou la gestion flexible du chaos." [p.430 à 434]

## EXTRAITS

**Le déni du réel s'opère en général de bonne foi**

En 2013, la revue Sécurité Globale, dirigée par Xavier Raufer et bien connue de nos lecteurs, propose un n° hors-série consacré à la thématique "Temps, espace : Horizon stratégique". Comme Professeur de criminologie au Conservatoire National des Arts et Métiers, New York et Beijing, et Président du Conseil Supérieur de la Formation et de la Recherche Stratégiques (CSFRS), Alain Bauer en signe alors la préface. On y mesure le poids formidable de l'influence que constitue le déni du réel, qu'il soit conscient ou non... Dix ans après, le lecteur peut constater que cette préface n'a pas pris une ride. Nous remercions ici Xavier Raufer de nous autoriser à la reproduire.

"Nul besoin de lire Sun Zu et Clausewitz pour se convaincre que la maîtrise du temps et de l'espace est au cœur de toute décision stratégique.

Au moment où l'horizon indépassable de la pensée se limite au *tweet*, à l'embellissement de sa page Facebook à coups de faux *Like* ; à la culture de réseaux sociaux virtuels qui peu à peu remplacent le réel, les humains – devenus leurs propres avatars – peinent à se situer dans la *perspective*, cet outil de géométrie et de vision qui révèle les objets dans leur réalité topographique.

La rétractation du temps et de l'espace ont détruit le concept même de perspective, ont anéanti la possibilité de rechercher dans le passé et l'expérience les éléments d'explication des situations, ont remis à la possibilité de l'analyse préalable.

La présence d'une quincaillerie de plus en plus complexe, sans mode d'emploi compréhensible, a même permis parfois de transformer les microscopes en télescopes, et inversement, rendant par nature tout flou.

Le plus souvent, ce qui est nouveau, c'est ce qu'on a oublié. Si nous continuons à croire que les phénomènes criminels et terroristes doivent fonctionner selon nos modes culturels, en suivant la courbe mécanique des choses, alors nous avons déjà perdu la bataille et la guerre. Car entre ce qu'on *sait*, ce qu'on *croit* et ce qu'on *cherche*, ce qu'on sait est hélas la plus petite partie de l'ensemble.

Et nous la négligeons quand même, refusant le diagnostic préalable pour nous concentrer sur des batailles de thérapeutiques, d'autant plus décalées des maux à soigner qu'on n'a aucune idée précise de ce dont on souffre.

Après chaque catastrophe, tragédie, drame, une commission d'enquête est installée. Et révèle après de nombreuses auditions, que dans la quasi totalité des cas, tout aurait pu être évité. Que tout ou presque était su et connu. Mais que le système avait fait d'immenses efforts pour ne pas écouter, ne pas croire, ne pas entendre.

Désormais l'adversaire ne va plus de soi. L'ennemi n'est plus évident. Le cadre de la confrontation n'est plus stable. Il faut donc toujours s'adapter aux évolutions, bouleversements, révolutions qui perturbent un monde de plus en plus chaotique.

Ce qui est nouveau est d'abord ce que nous avons oublié. Ce que nous ne voulons pas voir. Ce que nous ne voulons pas croire.

Comme nous l'avons souligné avec Philippe Baumard, le XXI<sup>e</sup> siècle est devenu celui des crises globales. Trois "crises" majeures déjà : une crise des systèmes de gouvernement ; une crise de l'écosystème climatique et naturel ; une crise de gouvernance et d'anticipation... Aucune de ces crises n'a manqué de signes avant-coureurs. Certains étaient presque imperceptibles. Mais beaucoup d'autres furent ignorés, ou minimisés par cette volonté collective de ne pas voir, ou de ne plus voir. Le déni du réel s'opère en général de bonne foi, c'est-à-dire par simple erreur ou ignorance : on ne voit plus à quel point nos *modèles stratégiques*, nos certitudes doctrinaires, sur le monde et ses blocs, sur notre scepticisme climatique, sur notre cartésianisme énergétique ont volé en éclats.

En dix ans, nous avons ainsi vécu déjà plusieurs épisodes qui, malgré l'éloignement géographique de leurs épicoentres et leurs dissemblances apparentes, entretiennent en réalité des similitudes profondes : les attentats du 11 septembre, la crise des *subprimes* et l'accident de Fukushima. Ces trois événements signent à la fois l'échec des modèles stratégiques traditionnels et de leurs systèmes d'alertes.

Dans un monde peu prévisible, la reconstruction d'une pensée stratégique appuyée sur un outil souple de décèlement précoce est désormais cruciale. Depuis la fin de la Guerre froide, le terrorisme et le crime organisé ont connu une mutation, une mondialisation, et des hybridations telles qu'ils débordent largement du cadre statique et rétrospectif où ils s'étudiaient hier. Désormais irriguée par le concept de "*sécurité globale*", une nouvelle pensée stratégique se doit d'intégrer défense nationale, sécurité publique, protection des entreprises ou sécurité environnementale. En Europe, aux Etats Unis, en Russie, en Chine, en Inde, l'urgence de la reconstruction d'une pensée stratégique permettant de concevoir les contenus et les missions, de moderniser les structures de sécurité et de défense des Etats est devenue encore plus pressante.

Une capacité prospective, aujourd'hui presque inexistante, nécessite préalablement de pouvoir déceler, le plus en amont possible, les menaces grâce à un diagnostic précis. Il est également indispensable que les informations et la connaissance soient partagées et qu'un dispositif national orchestre la mutualisation entre le secteur privé et la sphère publique. Cela requiert la création de lieux d'échanges entre opérationnels et conceptuels, en évitant les syndromes de capharnaüm et de "*l'usine à gaz*".

Xavier Raufer continue ici à construire un concept original, coordinateur de l'effort public et privé (Etat, universités, entreprises de taille mondiale) certes, mais surtout *mosaïque de savoirs anticipatifs*. Aux antipodes de toute querelle de bornage et dans la claire perspective du décèlement précoce, il agit dans le registre conceptuel pour pouvoir anticiper, alerter, informer, prévenir, et si possible prévoir à temps."

<https://www.cairn.info/revue-securite-globale-2013-5-page-7.htm>

Pour s'abonner à la revue Sécurité Globale

<https://eska-publishing.com/fr/abonnements/5280-abonnement-securite-globale-format-numeriquepdf.html>

## BIOGRAPHIE

Alain Bauer dispose d'un site personnel très bien documenté auquel nos lecteurs pourront utilement se reporter : <https://www.alainbauer.com/>

Voici les éléments récents le concernant qu'Alain Bauer nous a fait parvenir : Professeur de Criminologie au Conservatoire National des Arts et Métiers, Responsable scientifique du Pôle Sécurité Défense – Enseignement Criminologie Cybermenaces Crises (PSDR3C), Membre de l'équipe ESDR3C, Professeur associé à l'Université Fudan (Shanghai), Senior Research Fellow Center of Terrorism du John Jay College of Criminal Justice à New York (États-Unis), à l'université de Droit et de Sciences Politiques de Chine (Beijing), Directeur de la Chaire Sciences Policières et Criminelles du MBA Management de la Sécurité – EOGN, Editor de l'International Journal on Criminology, Membre de l'editorial Board de PRISM, NDU, Président du Conseil Supérieur de la Formation et de la recherche Stratégiques (CSFRS) auprès du Président de la République, 2009-2019, Président du Conseil National des Activités Privées de Sécurité (CNAPS), 2012-2017, Président du conseil d'orientation de l'Observatoire national de la délinquance (ONDRP), 2003-2012, Conseil du New York Police Department (NYPD), de la sûreté du Québec (SQ) (Canada) et du Los Angeles Sheriff Department (LASD), ...

Alain Bauer est aussi membre du Conseil Scientifique de la Douane, Membre de la Task Force de l'OCDE sur le commerce illicite, Membre du groupe d'experts sur le crime organisé (SOCTA) EUROPOL... sans oublier son titre de Colonel de la réserve Citoyenne (Air).



Alain Bauer est également l'auteur de très nombreux ouvrages, comme auteur, coauteur ou directeur de travaux. Outre son très récent *Au commencement était la guerre* (Fayard, 2023) que nous avons présenté ici, on peut noter dans les champs qui nous intéressent plus particulièrement : *Crise de la connaissance, connaissance de la crise* (EMS, 2022), *La guerre qui revient* (Cerf, 2022), *L'espionnage pour les nuls* (First, 2022), *La criminologie pour les nuls* (First, 3ème édition, 2021), *Encyclopédie des espionnes et des espions* (Gründ, 2021), *Vivre au temps du coronavirus* (Cerf, 2020), *Les Protectors* (Odile Jacob, 2019), *Processus stratégiques* (EMS, 2018), *Les Guetteurs* (Odile Jacob, 2018), *Vivre avec le terrorisme* (First, 2017), *ABC de la criminologie* (Cerf, 2016), *Les mutations du terrorisme* (Seuil, 2016), *Qui est l'ennemi ?* (CNRS Editions, 2015), *Une histoire de la médecine légale et de l'identification criminelle* (PUF, 2015), *Le terrorisme pour les nuls* (First, 2014), *Dictionnaire amoureux du crime* (Plon, 2013)...

On rappellera enfin qu'Alain Bauer fut déjà à deux reprises l'invité de *Communication & Influence*. En avril 2010, "Stratégies d'influence, le décryptage d'Alain Bauer" - [http://www.comes-communication.com/files/newsletter/Communication\\_Influence\\_HS\\_n2\\_Entretien\\_avec\\_Alain\\_Bauer\\_Bruno\\_Racouchot.pdf](http://www.comes-communication.com/files/newsletter/Communication_Influence_HS_n2_Entretien_avec_Alain_Bauer_Bruno_Racouchot.pdf) et en septembre 2014, "Idéologies, communication et terrorisme dans le jeu complexe des relations internationales : le décryptage d'Alain Bauer" - [http://www.comes-communication.com/files/newsletter/Communication&Influence\\_septembre\\_2014\\_Alain\\_Bauer\\_Ideologies\\_communication\\_terrorisme.pdf](http://www.comes-communication.com/files/newsletter/Communication&Influence_septembre_2014_Alain_Bauer_Ideologies_communication_terrorisme.pdf)

## L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

*"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.*

*"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".*

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé une nouvelle fois Alain Bauer va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plate-forme de réflexion.

**Bruno Racouchot**  
Directeur de Comes

## Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo ■ Porto Alegre

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Stalner

## CONTACT

France (Paris) - North America (Toronto)

South America (São Paulo - Porto Alegre)

[bruno@comes-communication.com](mailto:bruno@comes-communication.com)

[www.comes-communication.com](http://www.comes-communication.com)



Quand la réflexion accompagne l'action